

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 44 (1899)
Heft: 5

Artikel: Le blocus de Sphactérie d'après Thucydide
Autor: Rossier, Edouard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337617>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE BLOCUS DE SPHACTÉRIE

d'après THUCYDIDE

La lourde infanterie a joué un grand rôle dans presque toutes les armées de l'antiquité. Chez les anciens Grecs, elle a décidé du sort des batailles pendant plusieurs siècles. Au temps héroïque, les chefs se défiaient du haut de leurs chars et engageaient des combats singuliers, que leurs troupes considéraient généralement de loin en faisant pleuvoir sur l'ennemi des projectiles divers. Au quatrième siècle avant notre ère, sous l'influence d'hommes comme Iphicrate, Epaminondas et Philippe de Macédoine, l'armement se complique, les troupes légères et la cavalerie prennent une part active à chaque engagement; le général doit connaître son métier et prendre pour la bataille des dispositions tactiques. Mais, entre ces deux âges, s'écoule une longue période dont on peut marquer la fin mais non pas le commencement, et pendant laquelle l'infanterie pesamment armée, la phalange des hoplites, fut seule considérée comme un élément de combat. Il en était ainsi au sixième siècle et pendant tout le cinquième. Or, le cinquième siècle, c'est la grande époque de la Grèce antique, le siècle de la lutte contre les Perses, le siècle de Périclès et de la guerre du Péloponèse.

Il m'a paru de quelque intérêt d'étudier de près l'une des circonstances où se montre l'infanterie des hoplites. Celle que j'ai choisie, la prise de Sphactérie, ne compte pas parmi les grands faits de guerre de l'histoire grecque; le nombre des troupes engagées est, d'un côté au moins, infiniment petit. Mais, grâce à un récit très circonstancié et très clair en même temps de Thucydide, nous pouvons saisir cette action jusqu'au dernier détail; nous comprenons, mieux peut-être que par

n'importe quelle autre histoire, le prestige dont était entouré le terrible hoplite de Lacédémone; comme aussi le rôle important joué dans cette affaire par des troupes légèrement armées montre qu'un changement se prépare, que l'organisation militaire des Hellènes va se perfectionner.¹

I

C'était en l'an 425 avant notre ère, la septième année de la guerre du Péloponèse; Sparte et ses alliés d'une part, Athènes à la tête de son empire de l'autre, combattaient pour l'hégémonie; et peu à peu toutes les forces vives de l'Hellade s'absorbaient dans la lutte. Presque chaque printemps, une armée péloponésienne passait l'isthme de Corinthe et, augmentée de contingents de la Béotie, pénétrait en Attique; mais ces expéditions, dont Sparte attendait beaucoup au début, ne produisaient aucun résultat décisif. Les alliés pouvaient surprendre quelques châteaux et ravager affreusement le territoire ennemi; mais, quant à terminer la guerre d'un seul coup, en brisant la résistance dans son centre, ils n'y songeaient même pas. Athènes, dominée par son Acropole, ceinte de remparts et reliée à la mer par les longs murs, se riait de leurs efforts. Elle avait souffert divers maux; la peste, au dire de Thucydide, l'avait privée de quatre mille hoplites et du meilleur de ses citoyens, Périclès; mais le tempérament ionien, souple et fertile en ressources, ne se laissait pas abattre. Athènes châtiait les défections chez ses alliés, défendait ceux qui imploraient son secours, et ses vaisseaux allaient insulter les côtes du Péloponèse.

¹ Pour l'exposé des faits, je me suis tenu aussi près que possible du récit de Thucydide, si complet et si impartial, que les quelques renseignements donnés par d'autres auteurs — Diodore de Sicile et Plutarque dans sa vie de Nicias — n'y ajoutent que peu de chose. J'ai utilisé aussi les commentaires de quelques historiens modernes: Duruy, Curtius et surtout Grote — t. IX de la Traduction française. — Quant à l'organisation militaire de la Grèce antique, il est beaucoup plus difficile de la reconstituer: un traité de Xénophon, des détails épars chez les orateurs et les historiens, quelques inscriptions sur des stèles ou des tables de marbre, des bas-reliefs ou des peintures de vases qui montrent d'anciens guerriers, voilà tout ce que nous avons; l'ouvrage d'ensemble n'existe pas dans la littérature classique. Pourtant, de nombreux savants, des Allemands surtout, ont travaillé sur ces données. De bons résumés de ces ouvrages se trouvent dans le *Dictionnaire des antiquités* de Daremberg et Saglio — art. *Exercitus*, etc. — et dans le 4^e vol. du *Handbuch der klassischen Altertums-Wissenschaft* d'Iwan Müller. Malheureusement, bien des points restent obscurs et l'insuffisance des informations ne peut que se faire sentir même dans un travail spécial comme celui dont il s'agit ici.

La guerre trainait en longueur ; les belligérants ne laissaient percevoir aucun symptôme de défaillance ; ni l'un ni l'autre d'ailleurs n'avait encore su porter à l'adversaire un de ces coups dont on ne se relève pas.

Sparte paraissait alors au faite de la grandeur : en 431, la première année de la guerre, son roi Archidamos avait conduit en Attique une armée de 60 000 hommes ; mais, parmi ces troupes, combien était petit le nombre des vrais Spartiates ! C'est que la vieille cité dorienne souffrait déjà du mal qui devait emporter sa puissance : des guerres continuelles décimaient ses citoyens ; ceux qui restaient campaient plutôt qu'ils n'habitaient au milieu de populations soumises, infiniment plus nombreuses qu'eux-mêmes. Un demi-siècle avant l'époque qui nous occupe, à la bataille de Platée, Sparte avait fait figurer 5000 de ses citoyens accompagnés d'un nombre égal de *périèques*¹ armés aussi en hoplites ; de plus, chaque Spartiate s'était fait suivre de sept esclaves ou hilotes. Dans les années qui suivirent, la proportion se déplaça encore ; il fallut confondre les troupes, se borner à encadrer de Spartiates les périèques lourdement armés, tandis que les hilotes continuaient leur office de serviteurs et de troupes auxiliaires. Pourtant, ces maîtres si peu nombreux étaient rudes pour leurs inférieurs, terribles pour leurs esclaves ; aussi vivaient-ils dans des inquiétudes continuelles : la Grèce tremblait devant eux, mais ils tremblaient eux-mêmes, sans cesse menacés d'une de ces guerres sociales les plus affreuses de toutes. Qu'une armée ennemie pénétrât en conquérante dans le Péloponèse, entraînant avec elle les habitants de l'Arcadie et de l'Argolide, appelât les périèques à la vie politique, les hilotes à la liberté, et Sparte s'effondrait. Voilà le point faible de la redoutable cité : pour la réduire, il fallait la frapper au cœur ; d'autres entreprises pouvaient diminuer sa puissance, celle-là seule l'abattrait d'un coup.

Pour Athènes, la situation était tout autre : sa force ne résidait ni dans ses murs, ni dans l'Attique, contrée étroite et moyennement fertile, mais bien dans l'empire magnifique qu'elle avait su se créer sur les flots. Partout, sur la mer Egée, dans ces îles innombrables qui forment comme une pas-

¹ Les périèques étaient probablement les anciens habitants de la Laconie au milieu desquels vivaient les Spartiates. Ils jouissaient de la liberté civile mais n'avaient pas de droits politiques.

serelle entre l'Europe et l'Asie, au loin sur les côtes de Thrace, de Carie, de Lycie, plus loin encore autour de la Propontide, du Pont-Euxin, jusqu'au Bosphore cimmérien, le nom d'Athènes était respecté. Cette démocratie de quinze ou vingt mille hommes, qui se pressait sur l'Agora et acclamait les orateurs populaires, avait des millions de sujets qui lui fournissaient des vaisseaux et lui payaient le tribut. Dès lors, les armées lacédémoniennes pouvaient camper en vue de l'Acropole, Athènes, tranquille derrière ses murailles, n'avait pas à les craindre aussi longtemps qu'elle disposait de son empire. Pour elle, le danger existait cependant : la ligue déloathénienne avait été à l'origine une union librement consentie et dirigée contre le roi de Perse ; plus tard, Athènes de protectrice était devenue dominatrice ; elle avait cessé de rendre des comptes, de convoquer des assemblées fédérales ; avec le produit du tribut, elle nourrissait ses citoyens, payait les frais de ses guerres et ses exigences allaient croissant, si bien que le mécontentement était partout. Quelques révoltes s'étaient déjà produites, d'autres attendaient, pour éclater, l'apparition d'une flotte libératrice dans l'archipel. Si jamais ses ennemis dominaient quelque temps la mer, Athènes était perdue.

Ainsi, Sparte devait être attaquée chez elle et Athènes dans ses colonies et son empire maritime ; mais Sparte n'avait que peu de vaisseaux et l'armée de terre d'Athènes était insuffisante. Pour vaincre, chacune des deux puissances aurait dû rompre avec ses traditions et attaquer l'ennemi sur son élément. Plus tard, dans la passion de la guerre, cette transformation devait s'accomplir ; au début, on en soupçonnait à peine la nécessité.

Pourtant, avec l'année 425, une nouvelle tendance parut dans la direction de la guerre. C'était au printemps, « à l'époque où le blé n'est pas encore mûr », selon l'expression de Thucydide, les Lacédémoniens avaient comme d'habitude envahi l'Attique, et les Athéniens, déjà engagés sur plusieurs points, se préparaient à envoyer quarante trirèmes au secours de leurs alliés de Corcyre ou même plus loin, jusqu'en Sicile ; alors intervint Démosthène.

Ce Démosthène était un général habile qu'une récente campagne en Acarnanie avait mis hors de pair ; ardent patriote, comme plus tard son homonyme l'orateur, courageux jusqu'à

la témérité, il désirait imprimer à la guerre une allure plus vive et attaquer Sparte chez elle. Comme il ne pouvait être question de passer l'isthme avec une armée, Démosthène voulait utiliser la flotte et s'établir d'une façon durable quelque part, sur le rivage du Péloponèse. Grâce à une parfaite connaissance de cette côte et à des rapports d'auxiliaires messiniens, il avait déjà pu choisir son point d'attaque : c'était le rocher de Pylos.

Le vieux nom homérique de Pylos, qui reparait pour un instant en pleine guerre civile de la Grèce, s'appliquait à un promontoire élevé sur la côte sud-ouest de cette Messénie, autrefois si florissante, que la colère de Sparte avait rendue déserte ; 400 stades, c'est-à-dire plus de 70 kilomètres, le séparaient du centre de la Laconie ; du côté de la terre, des escarpements brusques en rendaient l'accès très difficile ; vers la mer, les pentes étaient presque aussi raides et, au milieu même du rocher, jaillissait une fontaine d'eau douce. Pylos était donc une forteresse naturelle qu'avec un peu de travail on pouvait mettre à l'abri d'une prise d'assaut. Pour Athènes, cette position offrait un avantage inappréciable : elle dominait une large baie qu'une singulière disposition des côtes rendait tout particulièrement sûre ; en effet, en avant de la baie, barrant la route du large, se trouvait la petite île de Sphactérie, inhabitée, couverte de bois et longue d'environ 15 stades. Entre Sphactérie et le continent, il ne subsistait que deux étroites passes, l'une en face de Pylos, par où deux trirèmes seulement auraient pu passer de front, l'autre, quatre ou cinq fois plus large, à l'extrémité sud de l'îlot.

Tous ces lieux, dont Thucydide nous fait l'exakte description, se reconnaissent assez facilement aujourd'hui sur une carte détaillée. La baie de Pylos n'est autre que la rade de Navarin, au sud-ouest de la Morée ; le promontoire élevé s'appelle Zouchio ou vieux Navarin ; Sphactérie, c'est l'île de Sphagia, qui protège encore le golfe ; elle a perdu sa forêt mais conserve une source d'eau à peu près potable, dont parle l'historien grec. Un seul point prête à contestation : Sphagia est plus éloigné de la côte que l'ancienne Sphactérie ; les deux passes sont infiniment plus larges que le dit Thucydide, celle du sud, en particulier, mesure plus d'un kilomètre. Voilà une grosse divergence que plusieurs commentateurs se sont efforcés en vain d'atténuer. Une seule explication me

paraît possible : comme les mesures données par notre auteur sont très précises et que sa description, si caractéristique, ne peut s'appliquer à aucun point du littoral autre que Navarin, il faut admettre que des changements sont survenus dans la disposition des côtes, que des ensablements existaient autrefois qui ont aujourd'hui disparu. Dans l'espace de 2300 ans, de bien autres transformations géographiques se sont opérées et ces parages n'ont jamais passé pour très stables.

Ces détails topographiques expliquent et justifient le projet de Démosthène : il voulait occuper le promontoire de Pylos, s'y accrocher avec quelques troupes comme dans un repaire, braver Sparte si elle l'attaquait ; prendre l'offensive, l'énervier par des incursions incessantes, l'inquiéter en agitant la Messénie, si elle affectait de le laisser tranquille. Exposait-il ce plan devant l'assemblée du peuple ? Ce n'est pas probable ; Thucydide nous dit seulement que Démosthène, qui n'avait pas exercé de commandement depuis la campagne d'Acarnanie, obtint de prendre part à l'expédition comme volontaire et de disposer de la flottille pendant la traversée en vue du Péloponèse, si toutefois — cette restriction ressort de la suite des faits — les généraux et les soldats y consentaient. Singulière autorisation, demi-mesure pleine de dangers, comme peut en prendre une assemblée inexpérimentée qui, de loin, prétend diriger une grande guerre.

La flotte mit à la voile, longea la côte de Laconie et doubla les promontoires du sud. Lorsqu'elle fut devant Pylos, Démosthène développa ses plans aux généraux, Eurymédon et Sophocle, et insista pour qu'on fit une courte relâche afin de mettre cette position en état de défense. Les chefs refusèrent, une descente leur paraissait dangereuse et ils avaient hâte d'arriver à Corcyre, où on leur signalait la présence de la flotte lacédémonienne. L'intervention de Démosthène serait donc restée sans effet si une tempête, survenant tout à coup, n'avait forcé les navires athéniens à chercher un refuge précisément dans cette baie de Pylos qu'ils avaient déjà dépassée. Démosthène profita de l'occurrence, renouvela ses propositions, et comme les généraux persistaient dans leur refus, il s'adressa aux officiers du grade inférieur, les taxiarches, et chercha par leur moyen à agir sur les troupes. Ses efforts restèrent vains ; découragé, il renonçait à son projet, mais de nouveau les circonstances le servirent : des soldats

débarqués sur la plage s'étaient mis spontanément à fortifier les rochers de Pylos. Était-ce un effet du caractère ionien, ingénieux, débrouillard et que l'inaction exaspérait? ou bien ces hommes, perdus sur une côte ennemie, en face d'une mer innavigable, se sentaient-ils inquiets et voulaient-ils se mettre à l'abri d'une attaque possible? Toujours est-il que le travail fut poussé vivement : tout manquait sur ce chantier improvisé ; les ouvriers portaient le mortier sur leur dos et le retenaient sur leurs mains croisées ; sans outils pour tailler les pierres, ils les fixaient tant bien que mal à la place où elles pouvaient le mieux s'adapter. Mais la nature les secondait : par elle-même la position était si forte qu'il n'était pas nécessaire de construire un bien gros rempart.

En six jours tout fut terminé ; entre temps la tempête s'était apaisée et la flotte repartit laissant derrière elle Démosthène avec cinq vaisseaux et leurs équipages. Un peu plus tard, deux navires apparurent montés par des corsaires messéniens qui renforcèrent la petite garnison et complétèrent ses approvisionnements.

A Sparte, cette audacieuse agression fut bientôt connue. La ville célébrait une de ces nombreuses fêtes religieuses qui encombraient son calendrier et justifiaient si bien son inaction quand un allié lui demandait du secours. Cette fois le territoire national était menacé ; mais les Lacédémoniens ignoraient les résolutions rapides ; ils étaient d'ailleurs persuadés qu'ils n'auraient qu'à se montrer pour emporter l'obstacle. Toutefois, à la nouvelle de cette offensive, l'armée qui était en Attique repassa l'isthme ; elle avait ravagé le territoire ennemi pendant quinze jours seulement et cette retraite prématurée justifiait déjà, dans une certaine mesure, le plan de Démosthène. De même la flotte qui croisait dans les eaux de Corcyre cingla vers Pylos.

Lentement la ville s'émut ; l'armée lacédémonienne, composée de citoyens et de périèques que devaient augmenter à bref délai les contingents des alliés, se mit en campagne ; quelques marches lui suffirent pour se trouver en vue de Pylos et, comme elle atteignait la côte, la flotte venait se ranger dans la baie. Pour isoler complètement Démosthène, les Spartiates eurent un instant la pensée de garnir les deux passes entre Sphactérie et la côte de navires reliés entre eux par des chaînes et la proue tournée vers la mer. Ils renoncèrent, paraît-il,

à ce projet ; mais, comme la possession de Sphactérie leur paraissait de quelque importance, il firent passer dans l'île des hoplites tirés au sort dans toutes les cohortes. Dans l'espace de quelques jours, plusieurs corps se relayèrent pour cette garde, le dernier qui l'entreprit se composait de 420 hommes, commandés par Epitadas et servis naturellement par un certain nombre d'hilotes.

Démosthène n'était pas resté inactif ; avant l'investissement complet, il avait pu faire sortir deux de ses navires avec l'ordre de rallier la flotte et de lui demander un secours immédiat. Les autres furent tirés sur le rivage et quand l'ennemi parut, prêt à donner l'assaut, le général disposa habilement sa petite armée, lui démontra, en quelques paroles énergiques, que sa situation n'était nullement désespérée mais que toute défaillance entraînerait fatalement l'écrasement et la mort et il attendit l'attaque.

Elle eut lieu et l'événement justifia la confiance de l'audacieux Démosthène. Sur l'assaut du côté de la terre nous n'avons pas de renseignements, il ne fut sans doute pas mené bien vivement ; la maladresse des Lacédémoniens devant tout ce qui ressemblait à des fortifications était bien connue en Grèce. Du côté de la baie, l'effort fut plus soutenu ; mais les difficultés du débarquement étaient telles que jamais l'assaillant ne put prendre pied sur le rivage. Brasidas, l'homme qui devait un peu plus tard relever si brillamment les affaires de Sparte, était là comme simple capitaine de trirème ; il poussa son vaisseau à la côte, invitant les autres triérarques à faire comme lui, car il valait mieux, disait-il, briser la flotte que de tolérer des ennemis sur le sol national. Mais Brasidas lui-même fut impuissant contre l'obstacle ; il tomba grièvement blessé sur la proue de son navire et laissa échapper son bouclier que les Athéniens retirèrent des flots.

L'attaque se prolongea pendant tout un jour et une partie du lendemain ; le troisième jour il y eut un coup de théâtre. Comme les Lacédémoniens, convaincus de la nécessité d'entreprendre un siège en règle, avaient envoyé quelques vaisseaux dans un golfe voisin chercher du bois de charpente pour construire des machines de guerre, la flotte athénienne parut. Les navires envoyés par Démosthène l'avaient trouvée à l'ancre devant Zacynthe et aisément ramenée. Quel changement depuis qu'elle avait quitté cette côte ! le rivage, naguère

désert, fourmillait maintenant d'hoplites, Sphactérie était occupée, la baie remplie de vaisseaux. Les chefs athéniens prirent une décision sans tarder : ils allèrent chercher une station de nuit auprès de l'île voisine de Proté et revinrent le lendemain résolus, selon les circonstances, à accepter la bataille sur la haute mer ou à l'engager eux mêmes dans le port.

Ce fut la seconde hypothèse qui se réalisa ; la supériorité des Athéniens sur mer était presque aussi bien reconnue que celle des Lacédémoniens sur terre. Trasymellidas, qui commandait la flotte de Sparte, ne se souciait pas d'aller chercher l'ennemi sur son élément, il l'attendit dans la baie et prit aussi mal que possible ses mesures de défense. Ses vaisseaux étaient à peine en état de combattre ; plusieurs restaient sur leurs ancres et les rameurs n'étaient pas tous à leur poste. Aussi, lorsque les trirèmes athéniennes débouchèrent des deux passes, cherchant leurs ennemies de l'éperon, la résistance fut-elle courte. Quelques vaisseaux lacédémoniens furent pris, d'autres mis en pièces et la flotte entière aurait été menacée de destruction sans le courage des hoplites spartiates qui descendirent dans l'eau, s'efforcèrent, à coups de lance, d'écarter les Athéniens et, tirant sur les amarres, cherchèrent à remorquer les trirèmes jusque sur la plage. Au prix d'un combat violent, il en sauvèrent le plus grand nombre, mais le bilan de la journée n'en était pas moins désastreux : Démosthène restait à Pylos et élevait des trophées de victoire ; la baie et la haute mer appartenaient à Athènes ; sur le continent, une armée péloponésienne nombreuse mais impuissante ; à Sphactérie enfin, les 420 hoplites d'Epitadas, coupés de toute communication avec leurs frères, entourés d'ennemis qui les regardaient déjà comme des prisonniers.

(A suivre.)

